

IGNORANCE OU DESCRIPTION

Une analyse de Guillermo Kozlowski



Analyse #2

Toutes les analyses et études sont disponibles gratuitement sur <http://ep.cfsasbl.be>

Pour contacter l'auteur : guillermo.kozlowski@cfsasbl.be

Collectif Formation Société – pôle éducation permanente

Rue de la Victoire 26

1060 Saint-Gilles

02/5430303

info@cfsasbl.be

Avec le soutien de



L'objectif de ces analyses (celle-ci et d'autres à venir) n'est pas de proposer des fiches de lecture, ni même une bibliographie commentée. On parlera d'une série de livres non pas pour les résumer, les critiquer ou les évaluer, mais simplement pour reprendre deux ou trois problématiques qui nous semblent fécondes pour nos problèmes. Une lecture totalement située et loin de l'exhaustivité.

Dans le texte d'aujourd'hui : « Le champignon de la fin du monde », un livre d'Anna Tsing.

Ce livre raconte une étrange histoire de champignon. Un champignon qui, entre autres qualités, pousse seulement dans des forêts ravagées. Il est par ailleurs impossible à cultiver, cher et prestigieux dans la sociabilité japonaise. Depuis les années 1980 aux États-Unis, au Danemark, en Chine des groupes, souvent très marginaux, vivent de la cueillette du matsutake.

Une histoire qui résonne peut-être aussi avec le travail social, avec ses tendances à fabriquer de la domination sociale par récupération et éventuellement avec la possibilité de faire autrement.

LE CONCEPT DE SCALABILITÉ

« La scalabilité présuppose que les éléments du projet soient insensibles au caractère indéterminé des rencontres ; c'est ainsi qu'ils rendent possible une expansion sans problème »¹. Sont scalables des modes de production, des savoirs, des types d'urbanisation, valables partout à n'importe quelle échelle, des manières de vivre qui n'ont pas à s'occuper des particularités locales, les relations, les histoires, les lieux... Des modes de vie qui ne seraient pas modifiés par notre manière de vivre.

« La volonté de monter des projets à grande échelle ne se limite pas à la science. Le progrès lui-même a souvent été défini par la capacité des projets à s'étendre sans que le

cadre de leurs hypothèses ne change. Cette qualité est la "scalabilité". »² Le progrès et avec lui une conception de l'efficacité, du professionnalisme, du sérieux, du moderne passent par la scalabilité des projets...

Comme l'affirme Isabelle Stengers dans la préface du *Champignon de la fin du monde* : « On retrouvera dans ce livre la recette de ce mode de production qui précède et semble annoncer celui des industries qui s'inventent au XIX^e siècle : plantez des cannes à sucre (qui se reproduisent par clonage, à l'identique) sur une terre lointaine, où elles ne rencontrent nulle plante apparentée ni insecte familier ; cette terre, vous en aurez préalablement chassé ou exterminé ses habitants et vous mettrez au travail des esclaves, aussi étrangers que la canne à sucre aux mémoires du lieu où ils se

¹ TSING Anna, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines*, La découverte 2017 (traduction), première édition 2015 p 78.

² Ibid p 78.

trouvent transplantés. Nul ici n'aura plus le pouvoir de « faire des caprices ».

Ce que les Portugais ont créé au Brésil est un modèle d'agriculture industrielle, capable de tenir et de s'étendre dans les lieux les plus divers sans perdre son identité -quasiment " hors sol " - et cela avant le développement de la production industrielle sur le sol européen. Ce modèle, Anna Tsing le caractérise par sa " scalabilité " »³.

Ces gigantesques monocultures, la canne à sucre, le coton, aujourd'hui le soja, peuvent exister n'importe où, à n'importe quelle échelle parce qu'elles ne dépendent que de très peu de relations. Pour exister elles appauvrissent à l'extrême les relations sociales, la biologie du sol, les échanges. Elles ne font pas partie d'une situation parce qu'elles amaigrissent tellement les éléments existants qu'elles tendent à devenir l'ensemble de la situation. Ou à se comporter comme si tel était le cas. Pour elles tout se passe presque comme si toutes choses étaient égales partout.

Mais revenons au champignon dont il était question dans l'introduction. Le problème, Anna Tsing le présente ainsi : « La possibilité qu'un cadre de recherche puisse s'appliquer à plus grande échelle, sans devoir même changer les hypothèses de départ, est devenue une marque de fabrique de la connaissance moderne. Pour avoir le moindre espoir de penser avec les champignons, il est important de se libérer de ce type d'ambition. Et, ayant tout cela à l'esprit lorsque je fais une incursion dans des forêts de champignons, ces dernières se donnent alors comme des " antiplantations ". »⁴

Ces champignons que personne ne sait cultiver ont une valeur marchande importante au Japon et à partir de cette donnée toute une série de chaînes improbables de cueilleurs, acheteurs, transporteurs, va se mettre en place.

Les manières de nommer ici sont probablement trop vagues, mais elles permettent de saisir le côté improbable, non scalable, de cet agencement. Les comportements qui s'entrecroisent sont tous relativement simples, des gens qui veulent vivre dans la marge (par exemple des survivalistes d'extrême droite aux USA) trouvent une combine dans la cueillette de champignons, d'autres qui ne cherchent pas à vivre à la marge mais qui n'ont pas d'emploi trouvent aussi une source de revenus (notamment des réfugiés ou enfants de réfugiés du sud-est asiatique arrivés aux Etats-Unis dans les années 1970), des champignons se développent en interaction avec certaines espèces de pins sans valeur, poussent dans des milieux très appauvris et dénués d'intérêt économique (détruits par la colonisation et l'industrie du bois), des commerçants internationaux transportent des produits à haute rentabilité, des gens achètent un champignon très apprécié pour ses qualités gustatives et aussi très valorisé comme cadeau (mais seulement dans la communauté japonaise)... Rien de très étrange dans ces histoires, si ce n'est l'histoire de ces rencontres improbables.

Si le champignon est une antiplantation c'est que l'étrange, ou plutôt l'improbable, agencement qu'est le commerce du matsutake n'est compréhensible qu'en

³ Ibid p 15

⁴ Ibid p 77.

tenant compte de différents mécanismes singuliers. Il faut regarder des manières de faire très situées, locales pour comprendre, il faut tenir compte de leurs échelles, il n'est pas possible de généraliser, ni de déplacer n'importe comment, ailleurs ça ne fonctionne pas, même en laboratoire.

Dans le cadre du travail social, ce genre de situations, de combines, sont loin d'être rares, pouvoir les penser comme étant autre chose qu'une exception archaïque ne serait pas incongru...

TRAVAILLER LA SOCIÉTÉ DANS L'OBJECTIF DE LA SCALABILITÉ

La scalabilité n'est pas une question théorique, mais une inquiétude très pratique et quotidienne, ce n'est pas une manière de contempler le monde, mais d'innombrables dispositifs pour le rendre scalable.

Les grandes plantations (coton et canne à sucre notamment) ont été à la fois le modèle, le lieu d'expérimentation et une des sources qui ont permis l'accumulation de capitaux pour le développement du capitalisme à l'échelle du monde mais le développement industriel a nécessité d'autres outils, sociaux notamment, pour exister.

Amener des gens d'un « continent noir » étant entendu par les colonialistes à la fois comme habité par des noirs, mais aussi comme privé de lumière et de raison, vers un « nouveau monde », conçu comme un monde sans histoire et surtout sans habitants... et les faire travailler. Il faut tout cela, racisme compris, pour que des capitalistes rendent le monde scalable, ce

qui ne veut pas dire qu'il soit aussi scalable qu'ils le pensent.

Mais, lorsqu'une production industrielle centralisée dans de grandes villes européennes commencera à se développer, la démarche coloniale n'est pas totalement transposable. Certes ces villes s'étendent soudainement et la population qui arrive est composée de paysans désaffiliés, il y a une certaine analogie, mais ce n'est quand même pas la même chose. La désaffiliation est importante, mais pas assez pour rendre ce mode de production scalable. Il y a encore des particularités fortes, des usages amenés des campagnes, de nouvelles solidarités de classe, des langages ou des patois incompréhensibles, des regroupements affinitaires par quartiers liés aux régions de départ...

Toute une série de dispositifs vont être mis en place pour travailler la société dans le sens de la scalabilité. À tous les niveaux la question est d'empêcher des « combines » qui permettent de vivre, de supprimer les petits illégalismes, les arrangements, les appartenances et les fidélités locales (que ce soit au niveau d'un quartier, d'un immeuble, ou d'une famille).

Il s'agira à la fois de repérer tous ces lieux opaques et de les transformer en lieux scalables. Faire rentrer les médecins, les travailleurs sociaux, les instituteurs, dans les maisons avec toute une série de savoirs sur l'hygiène, les bonnes mœurs, l'éducation des enfants, la loi, les rapports de couple adéquats pour organiser ces maisons. Séparer les appartements avec les mêmes pièces à fonctionnalité unique ; cuisine, chambre des parents, chambre des enfants, salle de bains. Loger dans chaque

appartement une unique famille cellulaire. S'assurer que les enfants vont à l'école, limiter autant que possible les liens d'aide transversaux, surveiller et condamner le recours aux petits illégalismes... Promouvoir l'épargne comme moyen à la fois de fixer une population très mouvante et de diminuer les salaires. Accorder des allocations familiales pour fixer les cellules familiales. Mais aussi démolir les quartiers populaires remplis de planques, impossibles à quadriller, impraticables pour la police montée ou pour un corps d'armée qui voudrait charger en ligne. Bref d'innombrables dispositifs et aménagements en tout genre où la scalabilité signifie le progrès, l'efficacité, le savoir, le bien vivre et s'oppose à l'opacité, la promiscuité, la superstition...

Partout l'objectif est de produire la main-d'œuvre qui peut travailler efficacement dans n'importe quelle usine, qui n'a d'autre ressource que leur salaire, dont les attachements sociaux sont faibles et homogènes. Délégitimer toutes sortes de savoirs liés à la débrouille et légitimer à l'inverse des intervenants : médecins, instituteurs, travailleurs sociaux, dont le travail basé dans des probabilités, des normes, des moyennes, produit cette scalabilité. A la fois faire adopter ce savoir et rendre perméable à son regard.

Transformer une masse de gens en une « population ». Quelle que soit la taille d'une population, les approches pertinentes sont celles du pourcentage de natalité, de mortalité, de sa densité, son niveau d'éducation, de sa santé... Ce qui présuppose et en même temps développe une santé, une éducation, un urbanisme standardisé. Rien de singulier, des

indicateurs valables à n'importe quelle échelle et des pratiques pensées à partir de ces indicateurs. Répétons-le, c'est loin d'être une question de langage, mais d'élaborer des prises très concertées qui permettent de gouverner cette population.

CE QUI EST À LA MARGE

A côté de ce travail social qui fabrique de la scalabilité au « bulldozer », détruisant les liens, les histoires, les savoirs locaux, il y a un autre plus à l'image des chaînes de cueillette, de commercialisation et de consommation des matsutakes. Un travail social qui constate que le monde, y compris le monde des pays riches, est rempli de mécanismes non scalables, de manières de faire non-généralisables. Jusqu'il y a un certain temps ces mécanismes pouvaient être négligés au nom du progrès, parce que appréhendés seulement comme des survivances, vouées à disparaître. Il faut un aveuglement particulièrement actif pour voir toujours les choses de cette manière...

Ces fonctionnements marginaux (par rapport aux images plus hégémoniques) ne sont pas nécessairement bons, ni révolutionnaires, ni opposés au capitalisme. Comme le signale Anna Tsing avec l'exemple de la cueillette et du commerce des matsutakes, quelle que soit la marginalité des cueilleurs, et malgré un usage traditionnel et non-capitaliste des consommateurs, il y a une appropriation capitaliste de ces champignons. Ils sont à un moment donné transformés en marchandises. Ce qui me paraît particulièrement intéressant à envisager dans le cadre du travail social c'est la description qu'elle propose du mécanisme de récupération.

Cette récupération n'est pas symbolique, elle a lieu très précisément lorsque les champignons sont triés dans des entrepôts voisins des aéroports. Ce triage est réalisé par des travailleurs précaires eux aussi, mais dans des logiques beaucoup plus normalisées.

« Tous étaient des travailleurs au sens classique du terme : enrôlés dans un travail aliénant. Coupés de toute marque d'intérêt pour le produit. Et pourtant ils restaient des traducteurs, à la sauce nord-américaine. C'est précisément parce qu'ils ne possèdent aucune connaissance ou ne portaient aucun intérêt à la manière dont les champignons étaient arrivés jusque-là qu'ils étaient capables de les purifier pour en faire du stock. La liberté qui avait apporté les champignons dans les entrepôts était effacée au cours de ce nouveau processus d'évaluation. Dorénavant les champignons étaient des biens triés en fonction de leur maturité et de leur taille. »⁵

Il y a un travail social institutionnel, associatif, parfois militant, les frontières sont souvent floues, qui a accepté l'existence de modes de vie non scalables. L'existence de toutes sortes de minorités dont il ne cesse de réclamer qu'elles soient vues, écoutées, etc. Des minorités qu'il ne cesse de questionner, enquêter, enregistrer, filmer, écrire, « défendre », « mettre en avant », « sortir de l'anonymat » ... Mais sans répondre très clairement sur ce qu'est cette visibilité, ni qui elle sert, ou à quoi. Il est souvent question de se demander si au fond il ne s'agit pas d'une récupération, mais rarement d'aller au-delà...

Sans vouloir trouver une réponse, l'observation de Anna Tsing me semble pertinente pour cette problématique : pour récupérer il faut des gens qui ne savent rien. Ou, plus précisément, qui ne savent rien de particulier. Et qui, en même temps, savent tout, ou plus précisément savent tout en général. Dans le cas des champignons ils ne savent pas chercher ces champignons, ils ne connaissent pas les codes des différents groupes de cueilleurs, ni celui des acheteurs de terrain, ne savent pas les cuisiner, ils ignorent leurs capacités biologiques, le fonctionnement des forêts, et les traditions japonaises ou amérindiennes. Mais ils savent comment les trier, les mettre en boîte, à partir des critères très généraux (taille et maturité) pour qu'ils deviennent des marchandises. Ils ont la capacité de traduire le particulier en général. Ce qu'ils « savent » est que tous ces fonctionnements particuliers, tous ces savoirs autour des champignons sont sans importance, ou « folkloriques » (savoirs morts-vivants).

Les trieurs de champignons viennent souvent d'un mode proche de celui des cueilleurs. Tous comme une grande partie des travailleurs sociaux de terrain viennent souvent d'un monde pas très éloigné des usagers. Mais tout comme les trieurs ils ont une exigence de traduire ce qui se passe, de le penser avec des concepts sérieux, scalables... La place qu'ils occupent dans un transport et le temps dont on dispose pour les convoier.

Ce n'est pas un dilemme moral qui se pose avec la récupération. D'ailleurs c'est peut-être parce qu'il est posé de cette manière qu'il est rarement traité, et que en général

⁵ Ibid pp 199-200.

on se contente d'un peu de mauvaise conscience et de quelques formules pour contourner le problème. Or il y a une question bien plus pratique : quel type de prises nous sommes en train de fabriquer ?

QU'EST-CE QUE NOUS FABRIQUONS ?

« La traduction au sens où Shiho Satsuka l'entend, est l'opération par laquelle le processus d'un monde-en-construction se laisse entraîner dans un autre. Alors que le terme "traduction" attire d'ordinaire notre attention sur le langage, il n'empêche qu'il peut aussi faire référence à d'autres formes de mises en concordance partielle. Le capitalisme est un système de traduction entre sites hétérogènes les uns aux autres, permettant aux investisseurs d'accumuler des richesses »⁶.

Traduire n'est pas simplement rendre accessible la même chose, c'est faire exister quelque chose de plus ou moins similaire dans un autre monde, ceci implique à la fois de la modifier mais aussi de produire des prises.

Il n'y a pas besoin de chercher des choses très sophistiquées, le raisonnement préféré du touriste : « ici c'est comme ça et chez nous c'est autrement » est une sorte de traduction permanente, une tentative désespérée pour assimiler, pour récupérer son argent. Le touriste ramène n'importe quel élément qu'il retrouve ailleurs à son territoire à lui avec le même présupposé, qu'il parle d'une maison, d'une nourriture, d'une danse ou d'un système de transport : « toutes choses étant égales par ailleurs ». C'est-à-dire toutes les différences sont

négligeables. Il y a bien entendu un effet dévastateur sur les zones touristiques qui vont réellement être aménagés pour que ce soit pareil que « partout », c'est-à-dire fabriquer pour les touristes des dispositifs comme chez eux.

Ceux qui ne comprennent rien à la situation sont avantagés pour regarder de cette manière. Plus ceux qui traduisent « toutes choses étant égales par ailleurs » ignorent tous les aspects concrets des problèmes de terrain, plus leur traduction est « réussie ». Autre exemple : la traduction administrative d'un problème de logement prend en compte un certain nombre de critères objectifs de revenus, d'isolation, de chauffage, d'humidité, de mètres carrés par habitant du logement, etc. Cette traduction change un peu le problème de départ, pour un habitant il y a d'autres savoirs, les voisins, le quartier, l'ambiance, les commerces, les transports, etc.

Or, une fois modifié par la traduction, le problème donnera d'autres prises pour des actions. Imaginons même (ce serait un miracle) un relogement. Par exemple, c'est souvent le cas lors des miracles de relogement, un appartement dans un quartier loin des solidarités de voisinage, des lieux qui permettent de garder un réseau qui donne accès à un peu de travail et qui peut garder les enfants, bref éloigné du milieu où des combines sont possibles...

Moralement c'est difficile à juger, mais pratiquement on ne s'est pas occupé du problème de la personne. Et, plus largement, la traduction ouvre la question

⁶ Ibid p 106.

vers un écosystème où la construction de logements, l'attribution des nouveaux logements, les politiques d'urbanisme, se feraient aussi à partir de ce langage vers lequel on a traduit. D'autant plus que les problèmes des politiciens, des promoteurs, des administrations, des banques... parlent une langue très proche, la traduction entre eux est bien moins problématique...

Peut-être qu'il y aura un moment où il faudra négocier avec ces acteurs. Mais même là il sera probablement plus intéressant d'avoir une rencontre où la compréhension est difficile, ou ces acteurs aussi sont amenés à faire des efforts pour comprendre et expliquer, où ils ne sont pas à l'aise.

Par ailleurs le recours massif à l'informatique comme filtre ne fait qu'accentuer le problème, le terme même de scalabilité est issu de l'informatique. L'informatique est une traduction permanente ; construire une « donnée brute », encoder une information, transformer ces données en outputs utilisables par des algorithmes... Une sorte de paradigme de l'ignorance comme mode de traduction dans la mesure où un algorithme ne sait à proprement dire rien.

Si la question n'est pas morale peut-être que nous pourrions déjà trouver quelque chose de pratique, fabriquer une sorte de voyant d'alerte : quand on ne sait pas comment ça nous concerne, quand on pense qu'il faut juste montrer les choses, quand on se dit qu'on est mieux placés pour les dire... alors il faut tenter de savoir si nous ne sommes pas en train de traduire, et éventuellement vers quoi on traduit. Quels types d'interventions

on permet ? Qu'est-ce qui n'est pas pris en compte par la traduction, parce qu'issu d'un savoir trop situé ? A qui on facilite les choses ?

DÉCRIRE

Anna Tsing donne aussi une piste de travail différente de la traduction. « Descriptives » signifie propres à un lieu, c'est-à-dire réceptives aux rencontres indéterminées et donc non scalables. Les chercheurs sylvicoles états-uniens sont sous pression pour développer des analyses compatibles avec la gestion scalable de l'exploitation du bois. Cela implique que les études portant sur les matzutakes soient à l'échelle de ce type d'exploitation. À l'opposé, la sélection des lieux étudiés dans la recherche japonaise se fait à partir des parcelles où il y a croissance des mycètes et non pas en fonction d'un quadrillage d'exploitation du bois »⁷.

Si traduire va de pair avec une certaine ignorance, une position d'« entre-deux » et un point de vue surplombant, pour décrire il faut à la fois une très grande connaissance et une connaissance située.

Décrire implique de penser comment une chose existe non pas dans un décor ou en fonction d'un modèle, mais dans son fonctionnement, comment un milieu existe dans tel ou tel comportement. Ici le tri ne peut pas être réalisé selon des critères compréhensibles par n'importe qui. Le choix de ce qui importe est local.

Traduire les soucis de logement d'un quartier implique les mettre en forme de telle façon qu'une administration qui n'a pas assez de moyens pour s'en occuper puisse traiter la question. Tandis que nous pouvons

⁷ Ibid p 327

décrire les fonctionnements d'un quartier, la spéculation, les processus de rénovation, les choix esthétiques, les commerces, les écoles, comment tout cela existe dans la vie de ceux qui ont des problèmes de logement, sans rajouter la traduction « sérieuse ». Sans le résumé qui prend de la distance. Faire en sorte que le terrain soit toujours légitime, qu'il soit toujours nécessaire de préciser, repréciser, réactualiser ce qui s'y dit. Rendre les modes de savoirs locaux incontournables.

Tel commerce particulier, cette place, un terrain vague, madame unetelle qui connaît tout le monde... ce sont des informations sérieuses et non généralisables. Traduire ces noms propres par « commerce à haut potentiel en lien social » c'est déjà changer les choses, c'est déjà créer des prises pour dévaloriser.

Et, dans l'autre sens, renvoyer toujours un questionnement, une délégitimation d'une prise en charge institutionnelle, montrer qu'ils ne savent jamais assez, qu'ils n'agissent pas suffisamment. Qu'il y a trop de « détails » négligés, que leur pensée est trop générale. Faire en sorte que le travail de terrain ne soit pas épuisé par une recherche, mais apparaisse comme toujours à recommencer. Faire en sorte que l'on ne puisse jamais dire : « on a assez enquêté on connaît les cas typiques on sait ce qui est probable », mais toujours il faut encore demander comment ça se passe réellement. Montrer qu'il est impossible de traduire dans le langage que parlent les gestionnaires parce que dans ce langage manquent les concepts qu'il faudrait. Ce n'est pas une histoire de mots, mais de pratiques, d'expériences. Dans le monde des gestionnaires manque le milieu, manque le hors champs, manque l'histoire, manquent

les subjectivités, manquent les luttes, manque la sensibilité... alors le problème ne peut être correctement posé. Compliquer assez les choses pour que les gestionnaires soient obligés d'écouter le terrain plutôt que les simplifier pour qu'il disparaisse.

Ce n'est ni une manière de se substituer aux habitants ni se cacher derrière l'apparence d'une neutralité administrative.

C'est que le problème n'est pas de dire les choses, ce serait encore une vision trop optimiste vis-à-vis des possibilités de traduction. La question est à la fois d'écrire pour que ce soit utile dans un certain milieu et de participer à la production de milieux qui puissent fonctionner avec d'autres savoirs que les objectivations administratives.

Merci à Paola Stévenne, Renaud-Selim Sanli, Chafik Allal et Phillippe Vicari, pour leurs différents retours.